Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 2 (1914)

Heft: 18

Artikel: Le rôle moral du suffrage féminin : (suite et fin)

Autor: Witt-Schlumberger, De

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-249590

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ces petits êtres turbulents et souvent insupportables en enfants si raisonnables.

Ce sortilège n'est autre qué « la liberté », une liberté bien comprise. Le principe qui a guidé Mme Montessori est le suivant : la volonté pour l'effort doit être en soi, elle ne doit pas venir du dehors. L'effort ne doit pas s'accomplir parce qu'il est *imposé* par une discipline, mais parce qu'on l'a accepté intérieurement. Pour le moment, dit Mme Montessori : « c'est l'esclavage qui est le principe inspirateur de toute pédagogie,» et l'on a malheureusement confondu immobilité et discipline et mouvement et indicipline.

Que l'enfant ait la liberté de ses mouvements! Ceux-ci peuvent être dirigés à condition que cette direction s'inspire constamment de la nature de l'enfant. Il faut laisser au petit toutes les occasions qu'il a de se développer, de se débrouiller par lui-même, de faire preuve d'initiative. Il faut surtout créer en lui l'habitude du travail consenti, donc libre.

Pour que l'enfant puisse s'occuper par sa propre initiative et à peu près seul, il était indispensable de lui fournir un matériel qui lui permette d'acquérir les notions dont il a besoin.

Mme Montessori a montré une grande ingéniosité dans la création de ce matériel. Au moyen de jeux variés, l'enfant apprend à boutonner, à lacer, il apprend à reconnaître les différentes formes, à acquérir l'idée de gradation, à développer ses sens et sa faculté d'observation. Ce matériel peut au reste se perfectionner indéfiniment.

Le petit écolier qui arrive le matin à l'école enlève tout seul son chapeau et son manteau, puis c'est lui qui met de l'ordre dans la classe. Des petits balais sont à la disposition des enfants qui balayent et essuient la poussière, généralement avec beaucoup d'entrain, et qui soignent les fleurs, que souvent ils apportent eux-mêmes. Puis lorsque la chambre est prête, chaque enfant choisit l'occupation qui lui convient. La maîtresse observe son petit monde, elle distribue aux enfants restés inactifs, le matériel et les stimule ainsi au travail. Si elle voit qu'un des petits travailleurs peu persévérant abandonne son jeu avant de l'avoir achevé, elle va le terminer avec lui. Si un enfant commet une erreur dans son travail, la maîtresse le refait devant lui parfaitement, sans le reprendre, ce qui pourrait décourager et même dégoûter le petit apprenti. Il vaut mieux montrer que reprendre; le bon exemple est souvent plus efficace qu'une gronderie. L'attention de la maîtresse est toujours en éveil, pour observer, pour chercher et pour trouver les moyens qui développent chez l'enfant le goût et des habitudes d'activité dirigée. Par une douce persuasion la maîtresse parvient aussi à faire accepter à l'enfant certaines activités nécessaires à son instruction.

Parmi les objections nombreuses que l'on a faites au système Montessori, une des plus sérieuses est certainement celle qui souligne la difficulté qu'il y a à former un personnel enseignant, capable de se servir de cette méthode. Car il faut à la maîtresse de l'école Montessori des qualités d'observation, d'intuition, de tact, d'ingéniosité, de persévérance, de maîtrise de soi, qui ne sont pas données à chacun. Mais pourquoi manquer de confiance? S'il y a des pédagogues médiocres, il y en a toujours aussi qui ont montré un enthousiasme grand et un dévouement sans borne à leur tâche. Ceux-là sauront bien développer en eux les qualités nécessaires. L'expérience l'a prouvé. Mme Montessori et après elle Mlle Bontempi, inspectrice des écoles maternelles du Tessin, ont su grouper autour d'elles des institutrices capables d'employer avec succès la méthode.

Le plus grand ennemi sera certainement la lourde routine avec laquelle lutte tout progrès. Mais la foi, l'énergie et la patience arrivent toujours à la vaincre; elle se laisse même si bien vaincre qu'elle défendra encore demain le progrès d'hier.

A. Giroud,
Professeur à l'Institut J.-J. Rousseau.

Le Rôle moral du Suffrage féminin [1]

(*Suite et fin*).

Combien de fois les hommes ne m'ont-ils pas dit : Nous ne sommes pas opposés, les femmes n'ont qu'à vouloir sérieusement le suffrage et elles l'auront.

Ce que nous demandons donc aux femmes, c'est de vouloir nous aider. Pour cela, qu'elles nous donnent leur adhésion en masse, prouvant ainsi que notre travail n'est pas vain. Nous sommes persuadées que si toutes les femmes ne l'ont pas encore fait, c'est qu'elles n'ont pas compris la relation intime du droit de suffrage avec leur vie ou avec la vie d'autres femmes qu'elles ont le devoir d'aider.

Beaucoup de gens de notre génération et surtout de la génération de nos mères se faisaient une autre idée du rôle social de la femme que celle que nous concevons aujourd'hui. La femme était uniquement la mère de famille et son rôle social se bornait à la bienfaisance, à la simple charité, aux dons qu'on fait aux pauvres.

Nous croyons aujourd'hui que nous avons d'autres devoirs à ajouter aux premiers et un rôle plus considérable à remplir vis-à-vis de la société, un rôle comportant plus de responsabilités. Il est encore bien des femmes qui disent : « J'ai assez à faire avec les œuvres philanthropiques dont je m'occupe, les questions morales ne me concernent pas. » Vous admettrez pourtant que les questions philanthopiques sont mélangées aux questions morales et que vous avez le devoir de vous occuper de ces deux questions. Comment ne voyez-vous pas qu'elles sont constamment mêlées aux questions sociales et même à une foule de questions de droit concernant les femmes et les enfants?

Les questions sociales doivent donc entrer en premier rang dans vos préoccupations, et ne ressentez-vous pas un frémissement d'indignation lorsque vous avez mis tout votre cœur dans la répression d'un fléau moral, d'une iniquité ou d'une injustice, et que vous venez vous heurter à des murailles de conventions ou à l'indifférence qui est pire que la glace?

C'est avec un douloureux étonnement que je constate souvent que toutes les femmes instruites, que toutes les femmes bonnes et charitables ne sont pas encore toutes avec nous pour réclamer le suffrage des femmes. Pour moi, c'est une chose incompréhensible, que je ne puis attribuer qu'à un manque de réflexion, qu'à un manque de connaissance de cette question du suffrage qui se rattache si intimément, comme je l'ai dit plus haut, à toutes les réformes morales et sociales que nous voulons obtenir, par conséquent à toutes les œuvres dont nous nous occupons.

Je comprends encore l'indifférence des femmes qui ont une pierre à la place du cœur, et, hélas! il y en a; mais ce que je ne comprends pas, c'est que celles dont le cœur saigne au contact des misères humaines, celles dont les mains bienfaisantes cherchent à soulager ces misères, celles dont le cœur brûle d'indignation à la vue des injustices et des iniquités qui accablent beaucoup de femmes et qui, par conséquent, font souffrir beaucoup d'enfants, je ne comprends pas que nous toutes ne soyons pas encore unies en un faisceau compact auquel se joindraient

[1] Voir le *Mouvement Féministe* du 10 janvier et du 10 février 1914.

beaucoup d'hommes pour réclamer le droit de suffrage féminin, qui seul amènerait les réformes morales nécessaires.

Hélas ! ne me faites pas dire que les femmes sont trop heureuses ! Les femmes heureuses qui n'ont besoin de rien, tandis que d'autres ont besoin de tout, ont une terrible responsabilité et une terrible dette à payer, elles n'ont pas le droit d'être indifférentes aux progrès de la société. C'est ce sentiment de responsabilité que je voudrais voir plus développé parmi elles.

On a eu raison de nous parler de nos responsabilités familiales, mais on a trop oublié de nous parler des responsabilités sociales qui sont nôtres par le seul fait que nous sommes des créatures humaines et que nous avons une conscience.

Beaucoup de femmes trouvent très commode de ne pas réfléchir et de se réfugier derrière les opinions de leur mari. Mais nous avons aussi une conscience et une intelligence et c'est nous qui en sommes responsables et pas notre mari.

Ne croyez pas que je vienne prêcher ici la discorde du ménage. En aucune manière, mais je crois que celles qui réfléchissent et qui agissent d'après leur conscience sont pour leurs maris de meilleures femmes et de meilleurs appuis que celles qui se bornent à se cacher derrière eux par une sorte de paresse.

Nous sommes responsables, Mesdames, du mal que nous n'empêchons pas, ou contre lequel nous luttons trop faiblement. Rappelez-vous le vieux proverbe : Qui ne dit mot consent. Et c'est justement parce que nous ne voulons plus consentir à l'alcoolisme, à la criminalité des enfants, à l'immoralité qui s'étale sous toutes ses formes, que nous demandons l'aide de toutes les femmes pour obtenir le droit de suffrage, qui seul nous permettra de lutter efficacement contre tous ces fléaux.

Pour me résumer, vous reconnaissez que si, dans le corps humain un membre est amputé, l'individu est profondément diminué. Il en est de même pour les nations. Un pays amputé pour ses affaires publiques de la force et de l'intelligence des femmes est comme l'individu amputé d'un bras ou d'une jambe. Les populations qui ont deux yeux pour voir et deux pieds pour marcher se diminuent en s'obstinant à ne voir que par le seul œil masculin les difficultés à résoudre et à ne marcher que du seul pied masculin vers les buts poursuivis.

Nous subissons les lois que nous n'avons pas préparées et dont beaucoup nous paraissent mauvaises. Nous payons les impôts que nous n'avons pas votés et, puisque nous aidons aux recettes, nous devrions surveiller la dépense. Si les députés que nous n'avons pas élus défendent des idées que nous détestons, nous n'avons aucun recours contre eux.

On décide des guerres et nous n'avons pas voix au chapitre, et pourtant c'est nous qui faisons les soldats, qui les portons et les nourrissons. Les femmes sont aussi patriotes que les hommes et elles sont les premières à donner leurs fils quand il s'agit de défendre leur pays, mais elles ont horreur des guerres inutiles, car la femme... et la femme seule sait ce que vaut un homme et ce que coûte de fatigue et de souffrance la mise au monde d'un seul homme. Elle n'est donc pas disposée à gaspiller la vie humaine; et pourtant, on lui tue ses fils sans qu'elle ait le droit d'intervenir.

Elle n'a le droit d'intervenir que pour soigner les blessés et pour tâcher de réparer les folies que les hommes ont faites, et qui souvent auraient pu être évitées.

Si nous nous sommes habitués pendant des siècles à cette mauvaise marche du monde, parce que le règne de la force brutale était absolument prédominant, nous reconnaissons aujourd'hui qu'il y a eu terriblement d'erreurs et d'injustices commises. Nous ne voulons plus les tolérer, car ce sont les faibles qui en ont souffert.

Si l'homme s'est trompé en voulant tout diriger seul alors que la chose n'était pas possible, la femme a à se reprocher une certaine paresse et trop d'indifférence pour son propre avenir et l'avenir de la race. On ne lui a pas donné, mais elle n'a pas assez demandé et elle a mal envisagé ses responsabilités.

Nous sommes des êtres responsables, Mesdames, et ce que nous demandons aujourd'hui en demandant le suffrage, ce n'est pas le repos et la jouissance, ce n'est pas de travailler moins; c'est le droit, au contraire, de *servir davantage*, mais avec plus d'efficacité, c'est le droit de servir, non en femmes assujetties et soumises, mais en femmes qui donnent volontairement et joyeusement leurs forces, leur intelligence et leur cœur.

De Witt-Schlumberger,

Présidente de l'Union française pour le suffrage des Femmes, Vice-présidente du Bureau de l'Alliance internationale.

De-ci, De-là...

On sait que le *Journal* va organiser un scrutin « blanc », au moment des prochaines élections françaises. C'est-à-dire que, par les soins de ce quotidien, des urnes seront préparées, où les femmes pourront déposer un bulletin au nom de leur candidat; et ces bulletins, recueillis et comptés par le *Journal*, permettront de se rendre compte: 1° du nombre de femmes en France qui s'intéressent à la politique; 2° des changements que pourra amener le suffrage féminin dans l'orientation de cette dernière.

L'expérience est intéressante, si elle est sérieusement organisée, et peut constituer une excellente propagande pour notre cause. C'est donc une idée que nous pourrions reprendre une fois ou l'autre. Mais il nous semblerait préférable, dans notre pays, où l'on n'*élit* pas seulement, mais où l'on *vote* aussi, d'attendre, pour organiser à notre tour ce « scrutin blanc », qu'une question de principe touchant directement les femmes (alcoolisme, jeux de hasard, etc.) soit posée devant le peuple. Les femmes voteront dans ce cas-là avec plus d'intérêt que sur une simple question de personnes.

* * *

Les socialistes chrétiens de la Suisse romande, réunis à Orbe le dimanche 15 mars, ont nommé présidente une femme: Mlle Hélène Monastier. Cela ne s'est jamais vu! a-t-on dit...

Dans dix ans cela paraîtra tout naturel, et dans vingt ans, on sera stupéfait qu'il n'en ait pas toujours été ainsi.

* * *

Le 7 mars dernier a été fêtée la quatrième journée internationale des femmes socialistes, pour protester contre l'écrasement économique et social de la femme, et pour revendiquer les droits administratifs et politiques les plus élémentaires dont elle est privée.

A Genève, cette manifestation avait réuni quatre à cinq cents personnes. L'Association genevoise pour le Suffrage féminin et l'Union des Femmes y étaient représentées. Et le *Mouvement Féministe* a été largement distribué à la sortie par les soins des organisatrices et à leur demande. Nous les remercions ici de cette preuve de solidarité féminine qui nous a fait grand plaisir.

* * *

Certains journaux — et je pourrais en citer en Suisse romande — se sont hâtés d'utiliser l'acte de Mme Caillaux et ses conséquences, comme une nouvelle base à des arguments antiféministes, et même antisuffragistes. *La Française* publie, sur ce sujet, un excellent article dû à Mme J. Misme, sa rédactrice en chef, dont nous détachons les passages suivants:

« On ne manquera pas de dire que cette intervention armée dans une querelle de mots, cet élan impulsif pour couper court à la discussion, cela est bien féminin, et que c'est ce qu'il faut attendre des femmes si elles réussissent à s'introduire dans la politique.

« En réalité, ce crime plaide tout le contraire: Mme Caillaux n'est